

LE BARON RAVERAT

ENCORE
LUGDUNUM

*Recherches sur la véritable étymologie du nom de Corbeau
dans toutes les langues.*

NOUVELLES ÉTUDES HISTORIQUES
ET ARCHÉOLOGIQUES



LYON

IMPRIMERIE A. WALTENER ET C^{ie}

14, rue Belle-Cordière, 14

1890



LE BARON RAVERAT

Officier d'Académie
Ancien Président de la Société littéraire
Correspondant de plusieurs Sociétés savantes et Membre
de la Commission des Bibliothèques de Lyon

LE BARON RAVERAT

ENCORE
LUGDUNUM

*Recherches sur la véritable étymologie du nom de Corbeau
dans toutes les langues.*

NOUVELLES ÉTUDES HISTORIQUES
ET ARCHÉOLOGIQUES

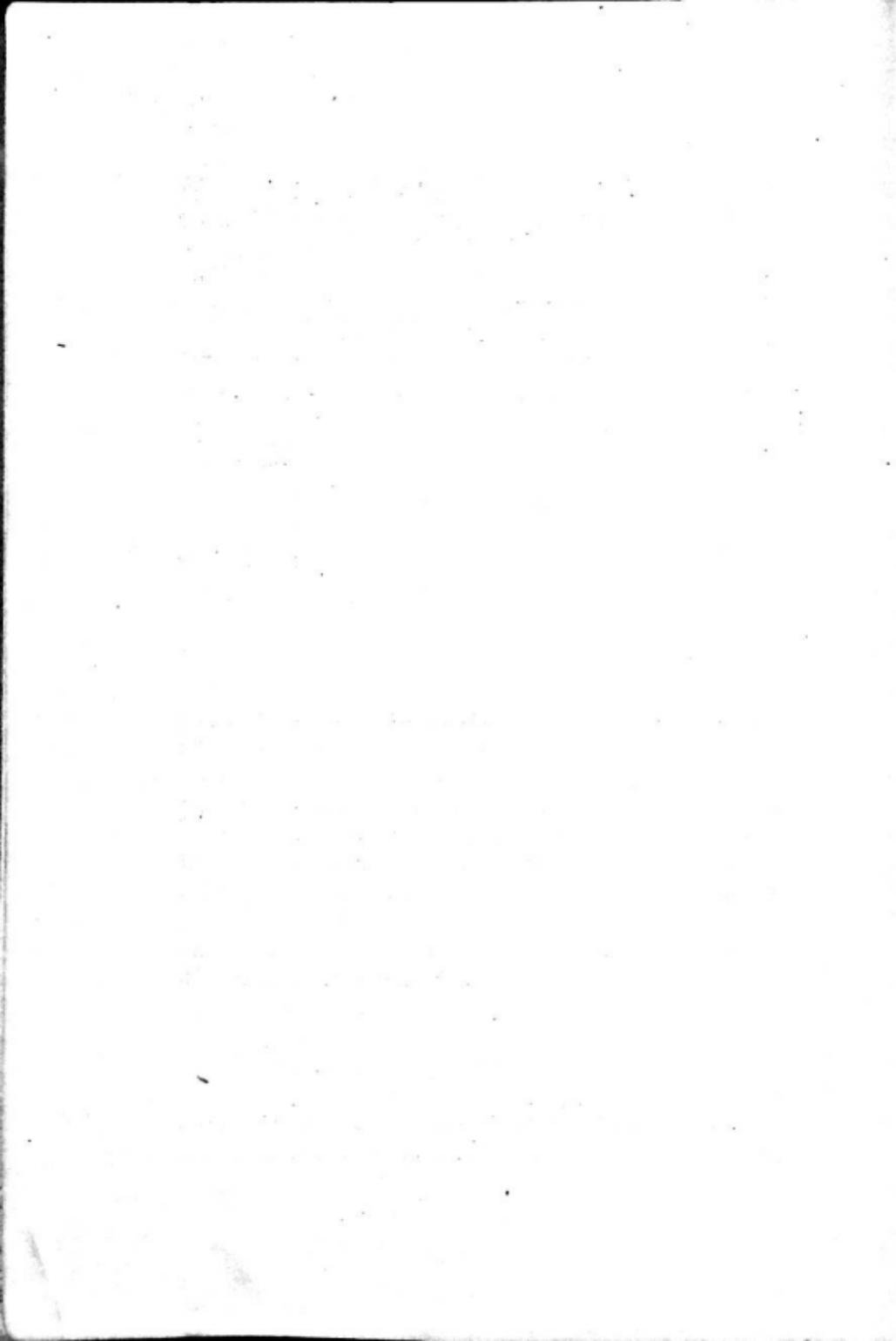


LYON

IMPRIMERIE A. WALTENER ET C^{ie}

14, rue Belle-Cordière, 14

1890





ENCORE LUGDUNUM

RECHERCHES SUR LA VÉRITABLE ÉTYMOLOGIE DU NOM DE CORBEAU
DANS TOUTES LES LANGUES

Je ne reviendrai pas sur les origines du Lugdunum romain, bien que tout n'ait pas été dit sur cet intéressant sujet. La question laisse donc encore beaucoup à désirer; mais peu à peu la lumière se fait, et bientôt, grâce aux travaux que lui ont consacrés de jeunes écrivains, elle sera complète. Ils ont signalé et élucidé certains passages des anciens auteurs dont l'obscurité et l'incohérence sembleraient provenir soit de leur concision, soit des appréciations personnelles de leurs commentateurs.

Quant à moi, sans aborder d'aussi graves questions, je poursuis la tâche que j'ai entreprise il y a plusieurs années déjà. Il s'agit uniquement du nom que, de temps immémorial, porte notre cité. Mes études sur ce sujet m'ont valu les plus flatteuses approbations, en même temps que des critiques dont la forme aurait pu se montrer moins acerbe, surtout moins hautaine.

Depuis longtemps, j'étudie les questions historiques avec la plus grande attention et une entière bonne foi; et j'accepterai toujours

les observations sérieuses qui me seront adressées d'une façon courtoise.

Dans les deux premiers mémoires que j'ai publiés sur le nom de Lugdunum, sur son étymologie et sur les modifications successives qu'il a éprouvées jusqu'à sa forme actuelle, j'ai présenté des considérations générales que je n'ai pas à rappeler ici. Dans le troisième mémoire, je me suis borné à signaler la fragilité de la base sur laquelle on voudrait édifier l'origine de cette dénomination, et à faire connaître l'opinion des écrivains qui, depuis Jacques Amyot jusqu'à nos jours, considèrent comme une imposture la version du manuscrit qui a servi de point de départ à une étymologie enfantine, défendue encore par de rares adeptes et contre laquelle, au nom de la science, je n'ai cessé de réagir et de protester.

Mais, j'ai hâte de le dire, la plupart des archéologues et des linguistes que comptent nos Facultés et nos sociétés savantes se sont ralliés à mes propositions, et, dans leurs conférences publiques, ont fait bonne justice de cette imposture qui, répétée sans protestation, pouvait facilement se faire accepter comme vérité.

Il en eût été de même pour ces bucrânes cornus exhumés d'un cimetière gallo-romain et que l'on osa présenter comme provenant de victimes consacrées, il y a dix-neuf cents ans, par de pieuses cérémonies funéraires, tandis que, en réalité, c'étaient les restes d'animaux enfouis là pendant une épizootie qui, au milieu du siècle dernier, désola notre province lyonnaise.

Ce présent et quatrième mémoire contient l'énumération des lieux et des peuples qui, dès le principe, portaient et portent encore

aujourd'hui la première syllabe du nom si étrangement interprété de Lugdunum.

Des multiples traductions dont Lugdunum a été l'objet, deux seulement ont survécu et se trouvent en présence : Les Corbeaux et les Lagunes. Or, pour les étudier sans parti pris, pour se faire une opinion rationnelle et motiver un jugement que je puis croire définitif, le mieux est d'exposer simplement l'origine de cette syllabe *lug* et de savoir si dans les dialectes gaulois elle avait le sens de corbeau ou le sens de lagune.

La finale *dun* étant reconnue comme équivalent de colline, de ville, de château ou de forteresse, il n'y a donc pas lieu de s'en préoccuper puisque tous paraissent d'accord sur ce point.

Mais en est-il de même du substantif *lug*?

Voyons d'abord si *lug* doit être traduit par corbeau, et si dans les idiomes de nos ancêtres, si dans les langues anciennes et les langues modernes, ce mot se rencontre avec cette acception !

Le nom de corbeau est emprunté à un terme commun à tous les dialectes de l'Europe; par une parenté directe, il se rattache au sanscrit par le monosyllabe *kurch*, *kruc*, *kur*, *kra*, *kor*, *kro* (crier, croasser).

Cette racine qui a donné naissance à une foule de variantes appartenant toutes au groupe K-R, C-R, ce dernier quelquefois en G-R, est une onomatopée qui se rencontre dans toutes les langues indo-germaniques pour désigner le corbeau. Grâce à de longues recherches, je suis en mesure de le démontrer ici.

En sanscrit, puisque nous ne pouvons remonter plus haut, le corbeau se nomme : *korava*, *koratas*, en indou : *corp*. En hébreu : *ghorab*, *ghoreb*, *horeb*, avec aspiration. En chaldéen : *ghorebo*. En syriaque : *ghurbo*. En arabe : *ghurab*. En gothique :

krüh. En ancien haut allemand : *hraban*, *hreben*, *horben*, *hruoh*, avec aspiration et métathèse. En allemand moderne : *krahe*, *krabe*, *rabe*, avec chute de la gutturale. Dans les pays lorrain et alsacien : *krob* et *crob*. En flamand : *hroaf*, *ruaf*. Dans la Suisse allemande : *krohe*. Dans les cantons suisses italiens : *coeref*, *croef*, *corf*, *corp*, *còr*, *coùrq*. Dans le Bas-Tessin : *cravo*, *gravo*, *corvo*. En scandinave ou nordique : *hrefn*, avec aspiration. En Anglo-Saxon : *kraefen*, *krafn*, *raefen*. En irlandais : *coirb*. En vieil anglais : *crow*. En anglais moderne : *kraven*, *hraven*, *raven*. En grec ancien : *korax*, *korakeios*. En grec moderne : *korakias*. En latin : *corvus*, contraction de *carovus* : En espagnol, *cuervo*. En italien, *corvo*. En nos patois provinciaux, dont le fond, on le sait, est en partie celtique : *korf*, *corv*, *corb*, *corf*, *corp*, *crò*, *cra*, *crou*, *couorp*, *couerb*, *couerp*. En roman et en anciens dialectes français : *corbel*, *corbello*, *courbel*, *courbâ*, *corbâ*, *corbè*, *corbin*, *courb*, *co:arbè*, *courbiau*, *corbiau*.

Notre cormoran n'est autre que le *corvus marinus* latin, et le *cropata de mar* ou corbeau de mer est le nom d'un poisson carnassier qui se trouve sur les côtes du Languedoc et de la Provence.

Comme dans le sémitique, on voit le *K* dur s'adoucir en *G*. Ce dernier est représenté dans le centre et le sud-est de la France par *graille*, *groile*, *grouthe*, *grolhe*, *grolie*, *groulu*, *grilhe*, *gorlé*, *gouerp*, *gouaro*, *groia*, *gross*, *gord*, etc. Il est indifféremment appliqué au corbeau, à la corneille, *cornix*, et même au geai, dont le nom latin *graculus* exprime un diminutif et sort aussi du groupe *K-R*.

Rien dans cette énumération que l'on pourrait prolonger, rien qui, de près ou de loin, et avec la meilleure volonté, puisse rappeler la syllabe *Lug*, initiale de notre Lugdunum, *kruch*, *kra*, *kro*, *kraï*, *kor*, *kouar*, *kroa*, est, le redisons-nous, une heureuse onomatopée ou imitation du cri du corbeau, de son *croassement*. Quiconque s'est occupé des lois qui ont créé les mots et formé les langues, reconnaîtra la justesse de ce qui précède.



Voici une autre expression également importante ; elle sert aussi à dénommer le corbeau. C'est *bran*, mot qui indique la couleur noire de cet oiseau ; il s'énonce de même avec un accent guttural très prononcé et appartient spécialement à la branche kymrique. Il signifie l'oiseau noir, le noir par excellence.

On le retrouve en Bretagne, en Irlande, en Ecosse, sous la forme de *bran*, *vran*, *fran*, *foran*. Mais une variété qui fréquente les bords de la mer a pris le nom composé de *marbran*, *morbran*, *malbran*, c'est-à-dire corbeau de mer. Il se trouve aussi dans les provinces illyriennes : *vorona*. En Pologne : *wran*, *worona*. En Lithuanie ; *warnas*. En Russie et dans les autres pays slaves, ce *v* et ce *w* se prononcent comme *g* en faisant un roulement dans la gorge.

Bran nous offre un précieux document historique. César signale dans ses *Commentaires* une fraction des *Auleri*, cliente des Eduéens, sous le surnom de *Brannovices*, qui, dans l'un des idiomes de la Gaule, signifie à la lettre les *Enfants de Bran ou du Corbeau*, soit que tel ait été le nom de leur aïeul, historiquement porté par plusieurs chefs gaulois, soit qu'ils aient, comme les Scandinaves, pris cet oiseau pour enseigne de leurs tribus. Ce qui donnerait à penser que les *Auleri* venaient du nord de l'Europe. D'autre part, les poésies d'Ossian nous ont rendu familier le nom de *Branno*.



Si les Gaulois avaient voulu donner le nom de corbeau à notre colline et à notre ville, conformément à la légende qui mentionne l'envolée d'une troupe de ces oiseaux à l'arrivée des premiers colons,

ils auraient logiquement désigné l'une et l'autre par *cravodunum*, *graculodunum*, *vrandunum* ou *brannodunum*. D'un autre côté, si *Lug* eût été l'équivalent de corbeau, la légende en question aurait désigné la peuplade mentionnée plus haut, non les *Brannovices* mais les *Lugovices*. Ossian en aurait fait autant.

Cet effet s'est produit au sujet de deux villes situées sur les bords du Rhin inférieur. *Lugdunum Batavorum* fut naturellement désigné sous le nom de ville des *Lagunes*, lequel rappelle l'aspect des lieux qui l'entourent; comme de son côté la ville de Crefeld fut nommée le *Champ du Corbeau*, en souvenir, soit de quelque antique épisode local, soit plutôt du grand nombre de ces oiseaux qui hantaient la contrée.

On le voit, les fondateurs de Crefeld ont été mieux avisés que les commentateurs de Clitophon et de Plutarque, et se sont bien gardés de confondre des lagunes avec des corbeaux. Absolument comme certaine montagne de la Maurienne que, dans leur patois, les paysans nomment la *Den dou Crow*, mais qu'ils ont le bon esprit de franciser en *Dent du Corbeau*.

Ce simple exposé n'est-il pas précieux à retenir pour la thèse que je soutiens depuis longtemps, et ne serait-il pas capable de faire réfléchir les fanatiques partisans de la légende ?

..

Dans l'antiquité, le corbeau fut considéré comme un oiseau fatidique. Consacré à Apollon, de blanc qu'il était naturellement, il devint noir pour avoir trop parlé. En punition de ce qu'il avait dénoncé à ce dieu l'infidélité de Coronis, celle-ci fut tuée, et l'oiseau, privé de sa blancheur primitive. Toutefois, le geai ou petit corbeau, a conservé dans son plumage un peu de blanc, comme témoignage d'une origine commune.

Depuis ce temps, partout on a mis le corbeau au nombre des

oiseaux sinistres qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs réels ou imaginaires. C'est le chantre des funérailles, sa vue est de fâcheuse augure. Son plumage noir, son cri lugubre, son port sans noblesse, son vol lourd, son regard farouche et méfiant, l'odeur infecte qu'il exhale, tout en lui inspire la répulsion. C'est encore aujourd'hui le conseiller des vieilles sorcières, des tireuses de cartes et des... étymologistes aux abois.

Cet oiseau niche ordinairement solitaire dans le creux des rochers ; il est carnassier, vorace, et ne vit que de chair corrompue. Il est déclaré impur par la loi de Moïse.

Le peuple des villes, très heureux parfois dans ses allusions, a donné aux croque-morts le surnom de corbeau à cause de la couleur noire de leurs vêtements et jadis, au temps des pestes, les gens chargés d'ensevelir les cadavres et de les porter en terre étaient déjà désignés ainsi.

Le surnom de corbeau est aussi employé comme injure ainsi qu'on le voit dans une chanson bien connue dans la Provence et le Languedoc au sujet du mot *cropata*, ou *courpata* qui, dans ces provinces, est le nom du corbeau. Ce mot comporte toujours un péjoratif et les enfants poursuivent les prêtres et les frères des écoles chrétiennes de ce refrain qui vient encore confirmer le mépris qu'inspire le corbeau.

Courpatas
Néblatas
Diablatas
Ounte vas ?
Ou carnas !

Ajoutons y encore cette expression en usage dans la langue française pour désigner un homme de mauvaise mine, et d'un fâcheux caractère : *C'est un oiseau de mauvais augure !* Et de plus celle-ci : *Ou l'est malin comme on croy !*

Dans les campagnes, l'apparition des corbeaux donne lieu à de

vagues inquiétudes ; leur arrivée annonce le mauvais temps et l'approche de l'hiver. « *Gara, gara ! vitia lou grailles, vitia lou crov que venont ! La saison sira dura !* » disent les villageois.

D'autre part, le corbeau est extrêmement nuisible à l'agriculture : il dévore le grain au moment des semailles ; plus tard, les jeunes pousses des céréales. Ces déprédations s'attaquent même aux arbres à fruits. De plus, ne serait-ce point, dit un écrivain de la capitale, ces petites et inconvenantes malices, qui, vu le grand nombre, dans notre ville, de couvents, de communautés, de religieux et de curés, l'ont fait surnommer la ville des Corbeaux ? Plaisanteries dignes des Pseudo-Plutarque, de Rabelais et des premiers temps de la Réforme ?

∴

C'est un corbeau qui est frappé sur quelques médailles et pièces de monnaie, très rares, on doit en convenir. On l'a signalé aussi sur un fragment de vase en terre cuite, au milieu d'ornements représentant, dit-on, les attributs de l'abondance et de la fertilité, toutes choses contraires aux traditions . . .

Peut-on s'appuyer sur des signes aussi futiles, pour juger sainement un fait historique ? Que pourrait-on dire dans l'avenir, à la vue de tant de débris de sculpture et d'autres ornements décoratifs que l'on découvrira dans les ruines de monuments de l'époque actuelle ? Que de suppositions surgiraient de cette étude ?

En effet, que prouvent ce morceau de vase et ces médailles ? Lisez les ouvrages publiés sur ce sujet en France et à l'étranger ; lisez ceux de deux de nos collègues de l'Académie de Lyon ! Lisez surtout les spirituelles boutades écloses par suite des différends qui divisent les archéologues lyonnais ! Et pour remonter un siècle en arrière, qu'on se rappelle la cruelle mystification dont fut victime le P. Colo-

nia, en pleine séance de notre Académie, et qui, dit-on, amena sa mort!

Qu'on se rappelle aussi un travail plein d'humour et de fine critique, dû à la plume d'Antoine Péricaud ; il est intitulé : *Les Étymologistes de Lyon. Dialogue traduit de l'anglais.*

Dans la légende de Clitophon, ai-je dit ailleurs, ce serait une envolée de corbeaux qui motiva le nom donné à la nouvelle ville fondée, sur l'ordre des oracles, par deux princes rhodiens venus en fugitifs trois ou quatre cents ans avant notre ère. Cet ancien géographe aurait écrit que, en gaulois, Lugdunum signifie colline ou ville des Corbeaux.

Que conclure de tout cela, sinon que Clitophon, Callisthènes, Timagènes, Plutarque et leurs nombreux commentateurs ignoraient complètement le premier mot de la langue celtique? Et, à supposer que cette légende fût l'œuvre de ces savants, comment se fait-il que pas un écrivain, autre que Plutarque, ce qui, d'ailleurs, est victorieusement contesté, n'en ait au moins signalé quelques bribes?

D'autre part, il est bon de faire observer que l'opinion de certains érudits varie beaucoup sur la figure et le nom de l'oiseau qui est représenté sur le fragment de terre cuite, ainsi que sur les pièces de monnaie. Est-ce un aigle, un épervier, une pie ou margot, un geai, un pivert, une bécasse, un échassier, une colombe, un canard?

Selon l'avis de quelques-uns, cet oiseau ne pouvait être qu'un oiseau aquatique ami des marécages et qui rappellerait les lagunes de Lugdunum. Il est placé en embuscade sur une motte de terre boueuse surgissant du sein des eaux, et non sur un nuage, un cippe, un autel, ni même sur le mufle d'un lion accroupi, comme le voient les yeux de certains archéologues.

Ils sont loin, on le voit, d'être d'accord là-dessus, et bien que la

légende soit reconnue comme un tissu d'erreurs par la plupart d'entre eux, deux ou trois auteurs lyonnais ont fini par l'adopter après avoir violemment débattu sur son origine et sur ses conclusions. Que ces savants tâchent donc de s'entendre !

Mais le merveilleux a tant d'empire sur certains esprits que ces derniers ne craignirent pas, au mépris de la linguistique, de considérer le corbeau comme l'exacte traduction de *Lug* ; et la conséquence de ce revirement d'opinion fut que, d'après les augures, une ville fut fondée au confluent de nos deux fleuves, et qu'elle fut nommée la ville des Corbeaux, *Lugdunum*, dans la langue gauloise.

Comme saint Paul, ils ont trouvé leur chemin de Damas ; ils brûlent à présent ce qu'ils ont adoré hier ; jusqu'à ce qu'un nouveau revirement fasse évanouir de leur imagination la fable grossière qui la hante.

C'est à l'influence germanique qu'on doit ce retour en arrière. Comme au temps de Voltaire, c'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

..

Actuellement, je vais entreprendre d'expliquer le sens de *Lug* à l'aide des documents de l'histoire et de la philologie.

Lug offre de nombreuses variantes, dues autant à la différence de prononciation des peuples chez lesquels il était en usage, qu'à l'orthographe des voyageurs étrangers qui l'ont traduit dans leur propre langue. Mais ces variantes ont toujours conservé l'initiale *L*, l'une ou l'autre des cinq voyelles et une finale gutturale, soit forte, soit faible, éléments constitutifs de tous les vocables qui vont suivre et qui sont les représentants non contestés du groupe L-G.

Lug, Luk, Luch, Luc, Lus, Leug, Live, Lyg, Liog, Loc, Loch, Lock, Look, Loug, Lough, Lioug, Loche, Lez, Lech, Leeck, Louech, Lys.

Leid, Lech, Leih, Lat, Laith, Laithon, Lag, Lago, Lac, Laken, Laeken, Loaghen, Laguen, Laguna. Laguna, etc.

Avant d'aller plus loin, je ferai observer pour expliquer ces variantes orthographiques que dans le français seul, quelquefois en allemand, la lettre *u* se prononce *û* ouvert, tandis que, dans les autres langues, *u* se prononce *ou*.

Cette racine qui exprime l'idée de déchirure du sol, de cavité, de bas-fonds où les eaux se rassemblent, de marécage, d'étang, de lac, de terrain bas et humide, de lagune, en un mot, provient du sanscrit *Lak*, que dans leurs migrations successives, les peuples Aryens apportèrent de l'Orient, leur berceau, jusque dans les régions occidentales de l'Europe. Aussi la reconnaît-on dans le grec, le latin, le tchèque (slave ou polonais), le russe, le serbe, le bulgare, l'allemand et dans les dialectes de la Batavie, de l'Ecosse, de l'Irlande, de la Bretagne, de l'Espagne, de la Grèce, de l'Italie et de la France, enfin dans toutes les langues ayant été en usage dans l'ancien monde celtique, l'*orbis celtica*.

Dans la série des noms appartenant au groupe *K-R* et exprimant l'idée de corbeau, il n'en est aucun qui rappelle même indirectement le sens de cours d'eau, marécage ou lagune. Par contre, dans la seconde série, pas un des mots dérivant du groupe *L-G* n'a la moindre affinité avec l'idée de l'oiseau noir et vorace. Nos savants seraient donc bien embarrassés de trouver dans les dialectes européens le vocable *Lug* traduit par Corbeau.

Cependant, quelques archéologues, et des plus connus, prétendent que, dans la langue grecque, le mot *lugu* est le nom donné au corbeau. Il est vrai que, dans l'un des anciens dialectes helléniques, il existe un mot qui a une vague ressemblance avec notre

Tug gaulois, c'est le mot *lukos*; mais *lukos* est le nom attribué au loup des forêts et non au corbeau.

Aucun écolier ayant cultivé ses racines grecques n'ignore la voracité bien connue de ce quadrupède; son nom a été donné à une espèce de chien issue du croisement du loup et de la chienne: C'est le chien-loup; il a été donné également à un poisson connu par sa voracité; c'est le loup de mer, dénomination conservée par les marins des diverses nations de l'Europe.

Une autre preuve que *lukos* n'a jamais pu signifier autre chose que loup, c'est qu'en latin *lupus* est l'équivalent de *lukos*; exemple à ajouter à tant d'autres de la permutation du *k* avec le *p* dans les mots similaires qui existent à la fois en grec et en latin.

En réalité, *lukos* n'a jamais servi dans la langue grecque, ni dans aucune autre langue, à désigner le corbeau. Par le fait d'une erreur, ce mot provenant d'un texte altéré, d'une fausse lecture, d'une interprétation erronée, ou plutôt d'une indigne supercherie, est devenu, pour quelques savants, le nom attribué au corbeau.

..

En Grèce, la famille des corvidés comprenait aussi les corneilles et les geais; la science moderne a suivi la même classification. Outre le corbeau proprement dit, le *korax*, chaque membre de la famille portait un nom particulier: le *korakios*, petit corbeau; le *korax lykios*; le *korax lydios*; le *korax phrygios*: c'est-à-dire, le corbeau lycien, le corbeau lydien, le corbeau phrygien, trois surnoms qui ne faisaient qu'indiquer le pays de provenance de ces oiseaux.

Quelques traducteurs ont vu *lykos*; le plus grand nombre donnent *lykios*; les premiers ont adopté le loup, les derniers le lycien. Mais l'indication suivante, en ce qui concerne les corbeaux introduits en Grèce de la Lydie, de la Lydie et de la Phrygie, corrobore

l'interprétation de ceux qui lisent *lykios*, le lycien. Au surplus aucun auteur grec n'a nommé loup une espèce quelconque de corbeau. Pline et Ælien parlent du poisson appelé loup, mais ne citent aucun oiseau portant ce nom.

Schneider, un des meilleurs commentateurs de l'histoire des animaux d'Aristote, rejette la version *lykos* et adopte *lykios*. L'opinion des savants qui lisent *lykos* ne pèse pas autant, en cette matière, que celle de Schneider.

..

Cette manie de donner des surnoms qui, plus tard, deviennent des noms simples, n'est-elle pas naturelle à tous les peuples? Chez nous, en France, on dit par abréviation, un Danois, un Terre-Neuve, un Saint-Bernard, un Epagneul, un Labrie, pour indiquer le pays d'origine de ces diverses races de chiens. N'en est-il pas de même du chat angora, du canari, de tant d'autres animaux, de tant d'oiseaux et même de végétaux importés de loin en nos propres contrées?

Or, dans l'énumération des vocables extraits de la plupart des langues en usage dans nos pays et signifiant corbeau, il n'en est aucun qui ait un air de parenté avec *lug*. Il est donc prouvé scientifiquement que Clitophon ou le faussaire ayant usurpé son nom, que Plutarque ou le Pseudo-Plutarque, ignoraient la valeur du mot *lug*; de même que les écrivains modernes, qui ont adopté sans contrôle le dire de ces auteurs, sont dans l'erreur la plus absolue relativement à la question où leur bonne foi se trouve compromise.

Cependant une hypothèse bien naturelle s'offre à l'esprit: Clitophon ayant présenté le vocable *lykios* ou *lykos*, les commentateurs se seraient laissé entraîner à le confondre avec notre *Lug* celtique. Il y aurait là mirage phonétique, illusion acoustique,

et par suite étymologique, en un mot assimilation erronée. Ainsi se dégagerait nettement la responsabilité personnelle et la sincérité historique de Plutarque et même de Clitophon.

Ce qui précède ne saurait donc porter atteinte au respect que l'on doit avoir pour ces anciens écrivains. Les commentateurs leur ont fait dire ce qu'ils n'ont pas dit. En outre un faussaire, pour donner plus de créance à la légende, a eu l'effronterie de la mettre sous le couvert de ces deux historiens, sur lesquels, par conséquent, ne tombe pas la responsabilité de ces prétendues erreurs. Ignorant le celtique, ces susdits commentateurs ont commis la plus grossière méprise, et à l'imitation du personnage qui prenait le Pirée pour un nom d'homme, ils ont confondu les lagunes avec les corbeaux.

Nous ne pouvons priver nos lecteurs des étymologies suivantes relatives à notre Lugdunum, soit à cause de l'intérêt qui s'y rattache, soit à cause de l'autorité des savants qui en ont parlé et des interprétations qu'ils en ont tirées. Déjà nous-même les avons signalées dans notre premier mémoire lu à la Société littéraire, en 1870. C'est encore le mot *lug* qui les a fournies.

La première de ces étymologies a été inventée, il y a un millier d'années, par le moine Ericus ou Héric, inspiré sans doute par deux vers de Sénèque dont le sens pouvait se rapporter à la position de Lyon. Ce moine avait interprété notre *lug* par le mot *lux*, lumière, et donné à la colline de Fourvière le nom de *Mons Lucidus*, montagne lumineuse, en raison de ce que ses deux versants sont éclairés par les rayons du soleil.

A ces divers noms, pourquoi ne joindrait-on pas, comme appartenant au même ordre d'idée les noms allemands de Lichtenstein, Lichtenburg, Lichtenberg? Ils nous offrent aussi, pour leur for-

maison, de nouveaux exemples de l'intervention de brillant, de lumière, de clarté. La syllabe initiale se rapproche phonétiquement du *Lug* d'Héric et offre le même sens, et l'ensemble de ces trois noms signifie la Roche-brillante, le Château-lumineux, la Montagne-claire. Ne reconnaît-on pas là les Clermont germaniques analogues à nos Clermont français? Nos nombreux Clairvaux se trouvent aussi dans cette catégorie.

Quoi qu'il en soit, l'antique étymologie d'Héric a été proposée plus tard par le président Savaron, reprise en sous-œuvre et développée par un écrivain moderne qui en a fait *Clarens* ou *Lucens mons*, et y a vu l'équivalent de tous les Clermont nombreux en tous pays. Il la prôna avec chaleur; puis, étrange palinodie! il l'abandonna de même pour complaire, sans doute, à un professeur allemand, devenu depuis peu de temps grand partisan des corbeaux.

La seconde étymologie de Lugdunum proviendrait d'une antique divinité gauloise du nom de Lugus ou Lugdus, qui, suivant M. d'Arbois de Jubainville, figurait dans l'Olympe celtique, et dont le culte était très répandu dans ces siècles obscurs où florissait la religion des Druides.

D'après César, ce dieu celtique rappellerait tout à la fois l'Hercule, le Mercure ou plutôt l'Apollon des Grecs et des Latins. On le représentait tenant en mains les attributs de la force, de la fécondité, des sciences et des arts. Il présidait aussi à l'éloquence. Sa tête était entourée des rayons du soleil. C'était le chef suprême des esprits de la lumière et du bien. C'était le dieu-soleil qui symbolisait la civilisation triomphant de la barbarie.

Dans ses cours de littérature celtique, M. d'Arbois de Jubainville avance que Lugus signifie guerrier, bienfaiteur, et que *Lug*

sa première syllabe se retrouve dans notre Lugdunum et dans les autres Lugdunum que le dieu avait fondés en diverses contrées.

Dans notre ville, quelques archéologues ont adopté la thèse de M. d'Arbois de Jubainville, c'est-à-dire que *Lug*, dans ce cas-là, a été traduit par lumière, par brillant, par clarté, comme ailleurs ou l'a traduit par corbeau.

Mais l'érudit Jacob Spon a écrit dans ses *Antiquités de Lyon* ce qui suit :

« N'en déplaise aux auteurs qui nous font descendre d'un Lug-dus, d'un Momorus ou d'un Atepomarus princes gaulois, dont l'histoire nous est presque inconnue et mêlée peut-être de fables par un certain Clitophon et un faux Bérose, je crois qu'il n'est pas honteux de reconnaître pour pères les Romains qui étaient les maîtres du monde. »

Plus loin, le père de l'archéologie lyonnaise s'est élevé maintes fois contre Clitophon et Plutarque et les fables qu'il ont avancées.

De son côté, Gilles Carrozet dit que *Lug*, *Lugus* ou *Lugudus* était le treizième roi des Gaules qui vivait 680 ans après le déluge, 578 ans avant la fondation de Rome et 1630 avant l'ère chrétienne, et qui imposa son nom à notre Lugdunum.

« C'est une fable impertinente. » dit l'historien Moréri.

Pour Jean de la Mure, « c'est un feint et imaginaire personnage. »

Il convient de faire observer ici que tous ces Lugdunum, ainsi que ceux qui vont suivre sont antérieurs à l'occupation romaine, et à la fondation de notre Lyon par Plancus.

Il me reste maintenant à établir la part prépondérante que le vocable *Lug* ou *Loug* a prise dans la formation des dénominations

géographiques de notre ancienne Gaule et de celle de la plupart des contrées marécageuses du nord de la Germanie.

Par suite d'un de ces refoulements de peuples, si fréquents dans l'antiquité, une horde nombreuse, poussée de proche en proche par d'autres hordes, vint, en pénétrant dans l'Europe, se fixer dans les plaines situées entre l'Oder, la Vistule et la Baltique. Ces plaines étaient alors, comme encore à présent, encombrées de lacs et de marais produits par les débordements des fleuves et la faible inclinaison du terrain.

Cette horde prit naturellement le surnom de Lygiens ou Lugiens, qui pourrait se traduire par habitants de pays marécageux, ou encore par Paludéens et Lagunéens. Les commentateurs du géographe Strabon les désignent ainsi : *Lygii*, *Lugii magnus Germaniæ populus*. Ce grand peuple était divisé en plusieurs branches, dont voici les trois principales : les *Lugi Diduni*, les *Lugi Omani* et les *Lugi Buri*.

Dans les deux derniers noms de ce peuple, Ptolémée remplace le *g* de Lugi par un *t* : *Luti Ommani*, *Luti Buri*.

On trouve aussi dans cet auteur la mention d'une ville de la Germanie appelée et écrite *Lougidunon* qui, dans la transcription en caractères romains, devient *Lugidunum*. Quelques commentateurs croient que ce nom s'applique à la ville de Glogau située sur la rive gauche de l'Oder; d'autres à celle de Lignitz ou Liegnitz.

Le *Dictionnaire Géographique* de Chaudon indique dans ces contrées une foule de lacs dont le nom est terminé par la désinence allemande *see*, correspondant aux anciens vocables *Lugea* et *Laguna*, traduits en latin par *palus* et *lacus*.

Tacite et Ptolémée signalent encore dans la Pannonie inférieure

une fraction du même peuple appelée aussi Lugiens ou Aryens, qui furent souvent en guerre avec les Romains. Leur capitale était proche du Danube ; elle se nommait *Lougionon*, en lettres romaines *Lugionum*.

Plus à l'occident, sur les bords de l'Emmer, on rencontre une autre ville nommée *Lügde*. C'est l'ancien *Lugdunum Westphaliæ*. Non loin de là existe un bourg important, Lutari, arrosé par la Lutara, rivière marécageuse qui va se jeter dans le Rhin.

Alain Maret voit dans le nom de Lugdunum la traduction latine du celtique *Lyg-don*, la ville des Lygiens, peuple ancien nommé *Lugi* par Ptolémée, *Ligii*, par Tacite, *Ligu* par Hérodote, vaste confédération formée de plusieurs peuples dont les noms nous ont été transmis par Festus Avienus, Scilax, Ptolémée, Tacite, Polybe, Pline, Pomponius Méla et autres historiens.

Dans les nombreuses notes qui accompagnent la traduction latine de Strabon et de Ptolémée, qui tous les deux ont écrit en grec, *Lug* est rendu par *palus*, et en allemand par *See* ou *Lake*. Ces observations, semblables à celles présentées ci-dessus, sont très importantes à signaler, comme preuves convaincantes que notre *Lug* est bien le synonyme de marais ou lagunes.

Ces explications sur la signification du mot *Lug* étaient nécessaires pour justifier l'étymologie que nous attribuons à notre Lugdunum. *Lug*, on vient de le voir, n'était pas isolé, ni particulier à notre région ; mais au contraire répandu un peu partout, en des contrées les plus diverses, dans le monde ancien comme dans le monde nouveau.

Je reparlerai brièvement de quelques-uns de ces Lugdunum, en m'appuyant sur les textes mêmes des anciens géographes.

« Lougodeinon, Lugodinum, ville de la Gaule Belgique ;

Lugdunum Batavorum in Gallia Belgica; Batavorum. Lugdunum apud Belgicos; Leithis, dans les actes du Moyen-Age, Leiden, aujourd'hui Leyde, aux embouchures du Rhin, autour d'un monticule formé de mains d'homme, couronné d'une antique forteresse et entouré de canaux marécageux. De vieux auteurs la nomment Lugidunum et attribuent sa fondation à des Lugiens venus de la Lithuanie.

« Près des mont Pyrénées, dit Ptolémée, habitent les *Concouenni, cuconeni* dont la ville est Lougdounon, Lugdunum Colonia. » C'était un ancien oppidum gaulois que Pompée munit d'une garnison romaine et auquel il conserva le nom de *Lugdunum Convenarum*. Il occupait un plateau rocheux élevé au milieu d'une plaine, sur les bords de la Garonne, et l'*Itinéraire d'Antonin* le place sur la grande voie de Dax à Toulouse, comme une importante station et le chef-lieu des Convenæ, un des principaux peuples de l'Aquitaine.

Cette station, aujourd'hui le bourg de Saint-Bertrand de Comminges, se trouve à l'issue du défilé de Tibiron-Jaunac. Là, se réunissent les rivières de l'Avre, de l'Ourse et de la Neste, qui, avant de se joindre à la Garonne, se répandent dans la plaine et viennent battre la base de la colline.

D'après une opinion admise par plusieurs savants du Sud-Ouest, le roi Hérode aurait été relégué, non pas à Lugdunum Segusavorum, mais à Lugdunum Convenarum, dit Flavius Josèphe, dans son *Histoire des Juifs*. Selon un autre historien, il en eût été de même du proconsul Ponce-Pilate.

Ce Lugdunum fut détruit en l'année 585 par le roi Gontran. Il ne reste plus que des débris d'un arc de triomphe, d'un amphithéâtre, d'aqueducs et d'autres anciens monuments dont les plus considérables sont à Valcabrière et à Loudvieil, hameaux assis au pied du plateau qui a conservé sur son sommet quelques maisons du Moyen-Age et la belle et pittoresque église de Saint-Bertrand de Comminges.

Les actes des siècles passés le désignent sous les noms de *Lugdunum Gallia*, in *Convenarum agro*, *Convenarum Lugdunum apud Aquitanos*.

Dans la même contrée habitaient les Lucobriges, « Lucobrigæ « nomen compositum a lacu et briga Hispaniæ oppido. »

On voit que ce Lugdunum et ceux dont nous avons parlé précédemment, ainsi que d'autres encore que nous aurons à mentionner, sont bien antérieurs à la domination romaine en nos contrées, fait que paraissent ignorer nos adversaires lorsqu'ils prétendent que la plupart sont postérieurs à la fondation du Lugdunum Segusiavorum.

..

« Près de la Sequana, continue notre vieil auteur grec, les Parisioi, Parisii, dont la ville est Parision, Leucotecia », dans César, Lutecia.

On voit dans les *Commentaires*, dit le géographe Paul Mérula, que cette ville était située dans une île de la Seine environnée de marais profonds, difficiles à traverser, qui communiquaient à ce fleuve, « vel à Luto, vel à Luco, vel à Lucothea, Lucototius, Lucatecio, Lucetia, collis Lucotitius, la colline Sainte-Geneviève, » disent les écrivains postérieurs à César et à Ptolémée.

Le même auteur poursuit : « Propter paludes vicinos, quarum apud Cesarem est mentio, earum hodieque ut ferunt memoriam servat foro primario quod *Marche palus* dictum, quasi forum paludanum. »

De son côté, Duchesne, dans ses *Antiquités de France*, au chapitre de la ville de Paris, ajoute : « De cette situation marécageuse, quelques-uns ont voulu tirer la première origine de ce nom de Lutèce, parce que *lutum* en latin signifie boue ou fange, car que ce fussent marets ou palus, que la ville, outre l'autorité de César,

cy-dessus alléguée, chacun peut le conjecturer de ce carrefour appelé encore aujourd'hui Marché-palus. »

Duchesne invoquant de plus ce sentiment du poète Brito, annaliste du XIII^e siècle, donne un fragment latin de ce poète, que je traduis mot à mot.

« De ce lieu, quoique réellement dans tout le globe aucun endroit dans une ville ne brille davantage, parce que, à cette époque, un marais la rendait boueuse, les Parisiens lui donnèrent ce nom qui lui convenait bien. »

Larousse avance très justement que Lutèce, du radical Luok-Teils signifie le lieu du Marais, et que les habitants sont nommés Lucécens.

Au point de vue étymologique, les Parisiens ne seraient autres que des Paludécens et les Lyonnais des Laguniens.

..

La ville de Laon, en Picardie, *Lugdunum Clavatum*, occupe le sommet d'une colline allongée, à proximité de laquelle on voit plusieurs ruisseaux et d'anciens marécages. De même le bourg de Loudun en Poitou, *Lugdunum Pictavorum*, est assis au pied d'un coteau, à l'extrémité d'une plaine peu étendue arrosée par la Dive, la Petite-Maine et le Creux-Martial, dont les eaux séjournaient sur le terrain en flaques stagnantes.

Citerons-nous encore la ville de Lodève, l'antique *Luteva*, et la cité d'Arles (*Arelate*, près des marais). Arles, en effet, se trouvait jadis entre le Rhône et les eaux boueuses qui allaient de ce fleuve à la mer par le golfe de Fos.

Rappelons aussi Lagoy (*Lagodunis* au X^e siècle), près de Saint-Rémy, en Provence; Lioue, près du Vigan; Loudon de Castre, dans l'Ardèche; Saint-Jean-de-Losne, sur la Saône; Luchon; Luchon; Lude; Ludon; et leurs similaires que l'on rencontre un peu

partout dans nos provinces; de même tous les *loc*, *loch*, si nombreux en Ecosse. Mais bornons-nous à quelques villes d'Angleterre et d'Irlande.

Londres, London, latinisé *Londinum*, est situé au point où la Tamise, refoulée par les hautes marées, forme des marécages sur les terres basses du rivage. On y construisit une forteresse, la célèbre tour de Londres, qui justifie encore à présent son étymologie. Loughborough est une petite ville qui a donné son nom à un faubourg de Londres; Luggate est une porte de la cité.

La ville de Londonderry est sur les bords de la Lough-Foyle, au milieu de fondrières marécageuses; Loughbrickland, Lougres, Lugovallum, aujourd'hui Carlisle, etc., se trouvent dans des conditions analogues.

Si cette longue série ne pouvait convaincre les partisans des corbeaux, il faudrait récuser tous les auteurs que j'ai cités, et avoir une foi bien robuste pour rester incrédule en face de tant de preuves irrécusables contraires à leur système.

Inutile donc d'insister davantage; il suffit de se rappeler que le mot *lug* est un des plus répandus sur notre continent, et que toutes les localités dans le nom desquelles on le rencontre, sont ou étaient situées à proximité de cours d'eau et sur des terrains souvent submergés.

Tout cela est bien fait pour contrarier les partisans des corbeaux qui avancent que plusieurs de ces mêmes localités ne possèdent ni collines, ni eaux dans leurs plaines. Etrange aveuglement! Ils vont jusqu'à nier les positions de quelques-unes des villes mentionnées ci-dessus. « Il suffit, disent mes contradicteurs que ces conditions topographiques fassent défaut sur un point pour que l'étymologie proposée ne soit plus acceptable. »

Je me bornerai à répondre à cette allégation que des travaux entrepris à différentes époques pour l'écoulement des eaux et le dessèchement des marais ont modifié l'ancien état des lieux transformés aujourd'hui en terres des plus fertiles.

Que les Lyonnais se reportent par la pensée à quelques siècles en arrière et songent au spectacle que devait offrir à leurs yeux notre presqu'île, depuis Saint-Sébastien jusqu'à la Mulatière, avant que les travaux de l'homme, aidés par les alluvions, lui eussent donné son aspect actuel.

La preuve en est fournie par les cartes et plans renouvelés de siècle en siècle, et bien connus de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire lyonnaise. A l'aide de ces documents, on reconnaît que l'emplacement occupé actuellement par la partie basse de notre ville était coupé d'une multitude de canaux allant de l'un à l'autre fleuve, et formant un archipel de plusieurs lieues d'étendue, sillonné d'ilots couverts de saulaies, de vourgines, de joncs et de roseaux, de brotteaux, de lônes et de marécages se prolongeant à perte de vue depuis les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse jusqu'au pied des Balmes viennoises. Voilà le tableau que présentaient à cette époque la presqu'île et la plaine lyonnaises.

Ce sont précisément ces causes matérielles qui, d'accord avec les dénominations actuelles de ces terrains, expliquent l'appellation caractéristique de Lugdunum, la colline des Lagunes, et qui s'est conservée à travers les siècles et les variations du langage.

Plancus lui-même n'essaya pas de faire disparaître ce nom gaulois, antérieur à l'arrivée des Romains, consacré par le temps et convenant si bien à cette colline dont la base s'enfonçait dans les lagunes formées par les eaux dispersées de nos deux fleuves.

C'est en vain qu'on a prétendu que la variante *Looc* ou *Louch*, *Lyg* ou *Lik*, *Lad* ou *Lat*, *Lud* ou *Lut*, etc., à l'aide de laquelle on cherche à expliquer le nom de Lugdunum, n'est pas absolument semblable au mot *Lug* de Plutarque—on aurait dû dire du pseudo-Plutarque.

La réponse est facile : elle est fournie par les géographes et les historiens de l'antiquité. Le Lougoudounon des Grecs, s'écrit en latin Lugdunum, parce que *u* en cette langue se prononce *ou*, absolument comme le mot Lugien se prononce Lougien ou Lygien.

Au sujet de cette double phonétique de l'*u* et de l'*ou*, je rappellerai ce que j'en ai dit quelques pages plus haut.

D'un autre côté, on a découvert dans mon dernier Mémoire que le nom de Sigmond Gélénius, directeur de l'imprimerie de Jehan Froben, d'où sort la première édition du *Traité des fleuves*, a été mal écrit. Il n'en est rien : Ghelen, nom allemand de notre érudit, a été latinisé Gelenius, selon la mode du temps, et le prénom de Sigmond est la contraction de Sigismond.

J'en resterai là de ces citations, qui ne prouvent que la pauvreté des arguments de leurs auteurs. Mais je dois une dernière explication à mes lecteurs relativement à certain oubli que l'on m'a reproché.

Dans l'étymologie de Lugdunum que j'ai proposée comme signifiant la colline des Lagunes, on m'a fait un crime d'avoir adopté l'opinion émise pour la première fois par Eloi Johanneau, répétée par Eusèbe Salverte et Breghot du Lut, et d'avoir omis de citer mes auteurs. Mais je ferai observer qu'aucun d'eux n'a employé le

mot de lagunes et que, au surplus, il y avait longtemps que les commentateurs de César, de Strabon, de Tacite, de Ptolémée et autres géographes de l'antiquité, avaient déjà indiqué, comme on l'a vu plus haut, que Lug répondait à l'idée d'eau, de rivière, de marais, de palus, de lagunes.

Les lones lyonnaises ne sont-elles pas une réminiscence de *lagune* gaulois, de *lacuna* latin, de *lago* italien, de *lagone* vénitien, etc.? Le nom de lac n'appartient-il pas à la langue française? Chaque nation de l'Europe n'a-t-elle pas un mot semblable très reconnaissable malgré ses variantes? L'étymologie de notre Lugdunum n'est-elle pas déjà signalée chez nos anciens auteurs, et ne se trouve-t-elle pas presque identique dans Bullet, qui vivait au milieu du siècle passé? Voilà qui est clair et qui répond victorieusement au reproche mal fondé que l'on m'a adressé.

Depuis bien des années déjà je m'occupais d'études étymologiques dans le but d'expliquer, comme complément de l'histoire, les dénominations locales de notre province; je fus étonné du rôle prépondérant que jouaient les eaux dans la formation d'une grande quantité de ces noms. C'est alors que je fus amené à étudier de plus près le radical *Lug* et à en tirer les conséquences que je viens d'exposer. Je fus, je l'avoue, fort heureux de voir que, sur ce point, j'étais en communion d'idées avec les auteurs cités plus haut, et avec la plupart des professeurs de nos Facultés et les représentants les plus autorisés du monde savant.

Comme M. Lorédan Larchez, « j'ai utilisé les travaux de ceux qui nous ont précédés, et tâché de les faire apprécier par le public qui ne se pique pas d'érudition; voilà quelle est mon ambition unique!... »

..

Le but poursuivi dans ce présent mémoire est d'établir que le nom de corbeau n'a jamais pu dériver de la racine *Lug*, mais bien

d'un autre radical qui, dans toutes les langues, rappelle le cri rauqué de cet oiseau. *Lug*, au contraire, exprime dans les mêmes dialectes, l'idée d'eau et de lagune; et c'est dans ce sens qu'il a été employé à nommer tous les Lugdunum anciens et la plupart des localités situées en des contrées marécageuses. Ne cherchez pas là l'œuvre du hasard: c'est la désignation d'une position particulière, ainsi qu'on a pu le voir plus haut.

Et si l'on voulait invoquer l'opinion d'un maître de la science étymologique, on dirait que, pour avoir l'origine du nom des divers Lugdunum, il faut examiner attentivement les lieux où ils sont situés; si l'on trouve là un terrain enfoui qui a pu servir de lit à des eaux stagnantes, à une rivière débordée, n'hésitez pas; vous avez affaire à une ville des Marais, à une ville des Lagunes.

MM. de Belloguet et de Coston disent aussi textuellement la même chose.

Il est donc bien évident que le nom de Lugdunum n'a rien de commun avec celui de corbeau, et que, selon Amédée Thierry, *Lug* n'a conservé le sens de corbeau dans aucun des dialectes de la langue kymro-gallique. On ne le trouve dans aucun des glossaires antérieurs à l'année 1730, époque où il paraît pour la première fois dans le *Dictionnaire français-breton* du P. Grégoire de Rostrenen.

« Le P. Grégoire, dit Nizier du Puitspelu, nous donne ainsi lui-même la clé explicative de la présence soudaine de ce *Lug* qui apparaît tout à coup dans les dictionnaires au XVIII^e siècle, au moment de la monomanie celtisante, et qu'on ne rencontre dans aucun document antérieur. Aussi, nul ouvrage scientifique n'a voulu l'admettre, même sous la responsabilité du Père.

Prouver par les dictionnaires que Clitophon a traduit exactement *Lug* par corbeau, c'est donc prouver Clitophon par Clitophon. »

Déjà longtemps avant notre spirituel écrivain, Roget de Belloguet avait remarqué que le P. Grégoire s'appuyait précisément

sur le nom du Lugdunum pour soutenir que *Lug* signifiait corbeau en bas-breton, en lui adjoignant toutefois celui de Coëtlogon, qu'il interprète: Bois des corbeaux; ce qu'ont copié servilement plusieurs auteurs venus à la suite du célèbre jésuite.

Mieux avisés, les anciens généalogistes se sont bien gardés de mettre cet oiseau dans les armes de la famille de Coëtlogon; tandis que sur celles des Corbie du Dauphiné, trois corbeaux se montrent fièrement, et que les barons de Grailhe ont sur leur écusson deux corneilles affrontées. Pour l'une et l'autre de ces deux dernières familles, ces emblèmes constituent des armes parlantes, jeux de mots, qui faisaient les délices de nos ancêtres.

Au surplus, le P. Grégoire n'est pas très explicite dans son opinion. A-t-il été influencé par l'air de sincérité du faussaire, auteur du *Traité* ou par l'aplomb du président Maussac; il avoue que *loug* et *lug* sont des expressions employées *autrefois*... Cet autrefois est bien vague!

De tout ce qui précède, et en excluant les auteurs de dictionnaires qui ont pris pour argent comptant le texte de Clitophon, il en résulte que les écrivains sur lesquels je me suis appuyé dans cette étude mettent au défi nos savants modernes de citer une seule fois le nom de corbeau comme provenant du radical *Lug* et de dénier que *kro* ou *cor* n'est pas la syllabe initiale du nom que cet oiseau porte dans les langues européennes primitives et les langues qui en sont dérivées.

..

Après la filiation non contestable de ces deux racines, que nos adversaires n'invoquent donc pas d'autre origine. Ils avaient eu l'intention d'écrire officiellement sous le couvert d'une société savante aux académies des provinces où se trouve un ancien Lugdunum, dans le but de connaître leurs sentiments à cet égard,

en même temps que l'historique de la localité. C'était là un projet des plus louables; mais il ne semble pas qu'il ait été mis à exécution, ou du moins qu'il ait eu une réponse satisfaisante pour leurs auteurs.

Longtemps auparavant, j'avais réalisé moi-même pareille démarche; les réponses que je reçus de ces académies vinrent confirmer la justesse de mon étymologie; dans toutes ces réponses, absence complète de la légende de Clitophon et de sa troupe de corbeaux, conséquemment point de Plutarque, de Timagènes, ni de Callisthènes. Point de princes rhodiens, ni de savants augures. Rien enfin qui ressemble aux origines prétendues de notre Lugdunum Segusiavorum!

On connaît le respect que je professe pour les traditions locales, surtout quand elles nous transmettent des faits que l'histoire vient corroborer. Or, dans la légende de Clitophon, il n'en est pas ainsi: elle n'a laissé aucune trace dans l'imagination populaire; elle est inconnue de nos ouvriers de la ville comme des habitants de la campagne. Tandis que, au contraire, le nom de Lagune, Laône, Losne, Lône, s'est conservé dans le parler usuel, comme représentant l'ancien état des lieux.

Redirons-nous encore une fois, et en quelques lignes, l'origine de cette légende, moderne relativement. Le manuscrit d'où elle est tirée est, on le sait, connu sous le nom de *Traité des fleuves, des villes et des montagnes*. Il fut, dit-on, découvert à la fin du XV^e siècle, dans la bibliothèque d'un prince allemand. Écrit en grec, il fut attribué à Plutarque, qui l'aurait recueilli dans quelques fragments épars des ouvrages perdus de Clitophon et autres auteurs des temps les plus reculés. Il y est question des vingt-cinq principaux fleuves des trois parties de l'ancien monde, des villes et des mon-

tagnés situées sur leur cours. Les descriptions sont mêlées d'épisodes les plus niais où le merveilleux tient la première place.

Dès qu'il parut, le *Traité des fleuves*, imprimé à Bâle, sous la direction de Sigismond Ghelen, fut considéré comme une supercherie, une mystification. Il ne figure nulle part dans les nombreux manuscrits de Plutarque; aucun écrivain de l'antiquité n'en a fait mention; il ne figure pas davantage dans l'édition princeps imprimée à Venise par les Alde, en 1509, ni dans celles de Sébastien Gryphe, publiées à Lyon en 1524, 1549, 1559 et 1573, non plus que dans celle du scrupuleux Jacques Amyot, de 1564. Tous le tinrent comme l'œuvre d'un faussaire, lequel serait un moine allemand du Moyen-Age, que l'on nomma tout de suite le pseudo-Plutarque. — Au surplus, la mention de faux se trouvait inscrite en caractère de l'époque sur la première page de cet étrange manuscrit.

Tous ces savants vivaient dans le temps où cette pièce parut. Comment se fait-il que certaines gens qui, aujourd'hui, en sont séparés de quatre siècles, prétendent la mieux juger?

Malgré les avertissements réitérés p'us haut, le président Philippe de Maussac ne craignit pas de la publier, en 1615, à Toulouse, après nous avoir appris que l'édition de Bâle fut arrangée et corrigée par lui-même pour cette nouvelle impression. Depuis lors, le *Traité* fut mentionné dans quelques éditions de Plutarque, mais sous les plus expresses réserves et à titre de simple curiosité.

Nos historiens ont donc élevé de bonne heure des doutes très motivés sur son authenticité. C'est à leurs yeux une fable grossière composée dans le goût du XV^e siècle. De plus, l'érudit M. Egger conclut que le traité attribué à Clitophon n'est qu'une supposition du Pseudo-Plutarque, c'est-à-dire d'un faussaire.

En face de pareilles affirmations, comment se fait-il que quelques écrivains lyonnais persévèrent dans leur croyance à cette légende condamnée depuis longtemps? — Nous prenons la liberté

de leur rappeler ce que disait en cette matière l'un de nos meilleurs auteurs.

« Il n'y a maintenant, dit-il, aucun homme médiocrement versé dans les premiers éléments de la littérature, qui ne rie et des histoires publiées de ces écrivains et de leurs commentateurs; et je regarderai comme une perte inutile de temps que d'alléguer des preuves de ce dont personne ne doute plus, si ce n'est ceux qu'il est impossible de convaincre!... »

Au commencement du XVI^e siècle, dans ce temps de renaissance littéraire, activée par la récente invention de l'imprimerie, les études philosophiques et historiques, qui firent la gloire de l'antiquité avait pris un grand essor. La quantité de livres parus à cette époque suffisaient à peine à satisfaire l'ardente curiosité de chacun. Le clergé et les moines de tous ordres furent certainement les plus zélés propagateurs de la science.

L'étude de l'antiquité était l'objet de la faveur générale, à en juger par la reproduction et les multiples éditions des poètes, des philosophes, des historiens surtout. On imprima les vieux manuscrits oubliés dans les bibliothèques de monastères ou de châteaux. Le plus grand nombre de ces manuscrits étaient authentiques, quelques-uns douteux, d'autres interpolés ou falsifiés. La critique était loin d'avoir le caractère précis qu'elle possède aujourd'hui : on imprima tout sans distinction.

Des faussaires habiles, savants, il faut en convenir, très versés dans la littérature grecque et romaine, mirent à profit cet engouement général et ne craignirent pas de fabriquer certains ouvrages perdus, dont le nom seul avait survécu.

Il existe des livres spéciaux qui donnent les noms de la plupart de ces faussaires : *Le Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, par Barbier; *les Supercheries littéraires*, par Quérard; *le Trucage ou les Falsifications dévoilées*, par Paul Eudel, et plusieurs autres livres desquels j'extrais les passages suivants et assez caractéristiques pour fixer l'attention et la curiosité de nos lecteurs :

« Dans les siècles passés, dit l'un d'eux, nous avons eu des faussaires en littérature, des plagiaires, des industriels littéraires...

« Les ouvrages apocryphes ont eu de tout temps pour but, soit le charlatanisme, soit la mystification. Dans l'un et dans l'autre cas, c'est justice de flétrir ces supercheries...

« On a fabriqué des ouvrages de Longin et de Florus. De savantes recherches sur les écrivains anonymes et pseudonymes, complétées par des critiques plus modernes, ne nous ont-elles pas fait connaître toutes les interpolations faites à la Bible et au Nouveau-Testament, et le nom de presque tous ces fauteurs de falsifications?..

« Combien de fois les fouilles de Pompéi et d'Herculanum n'ont-elles pas fourni d'occasions de tromperies par de prétendues découvertes restées ensevelies sous les ruines de ces deux villes célèbres...

« Un manuscrit informe, quelquefois une simple page, ou moins encore, offrirent beau jeu aux plagiaires...

« On a reproduit un *Xénophon* d'après un fragment trouvé dans les débris d'un temple de Palmire, par un Anglais, et traduit du grec par un Français...

« Une *Histoire apostolique* fut imprimée en latin, à Bâle, en 1552, sous le nom d'Abdias, écrivain juif, l'un des soixante et douze disciples de Jésus-Christ. Le nom du faussaire est resté inconnu.

« Dictys de Crète est le pseudonyme de l'auteur d'une *Histoire de la guerre de Troie*, qui a été publiée sous le titre de : Dictys cretensis de bello Trojano ou *Ephemeris Belli Trojani*. C'est une sorte de journal du siège de Troie, écrit primitivement en caractères cunéiformes, suivant la conjecture des écrivains grecs et latins du Bas-Empire, par un contemporain des événements, retrouvé dans un tombeau sous le règne de Néron, traduit en grec, puis en latin par un Septimus Romanus. »

Mais de tous ces falsificateurs, le plus célèbre est certainement le moine Annius de Viterbe, surnommé le Faux-Bérose.

« Il est surtout connu par un recueil d'*Antiquités*, imprimé à Rome en 1498, où il a rassemblé de prétendus fragments d'anciens auteurs, tels que Manéthon, Fabius Pictor, Archiloque, Bérose, etc... »

Un autre faussaire non moins célèbre, Donatus Acciajolus, a donné, sous le nom du philosophe de Chéronée, plusieurs livres des *Vies* de Plutarque. Ces écrivains sont maintenant convaincus d'être des mystificateurs et de s'être moqués de la bonne foi de leurs contemporains.

« Isidore Mercator abusa pendant plus de huit siècles de la crédulité des plus grands théologiens et des plus savants philosophes de la religion chrétienne. Il lança dans l'Eglise des décrétales infaillibles, et c'était lui, scélérat de sa foi, dit M. l'abbé Valin, qui les fabriquaient avec des passages empruntés à des écrits postérieurs. »

..

Au sujet de ces œuvres, composées pour la plupart dans le silence des monastères et attribuées aux plus illustres auteurs de l'antiquité, de longues polémiques s'engagèrent entre les érudits de tous pays; polémiques dont on est loin d'avoir vu la fin...

Quels mobiles conduisaient donc ces faussaires, dont j'abrège la

liste? Chez les uns, c'était l'amour du lucre; chez les autres, l'entraînement de l'époque, de la mode; chez plusieurs enfin, un malin plaisir de commettre une mystification. Les plus illustres savants, Scaliger, tout le premier, y ont été trompés. De tous temps, il y eut des contrefacteurs. Que de manuscrits apocryphes n'apporta-t-on pas lorsqu'un Ptolémée fonda la bibliothèque d'Alexandrie? De nos jours, qui nous assure que le plus grand nombre des objets antiques exhumés des ruines de Memphis, de Thèbes, de Louqsor, d'Herculanum et de Pompéi ne sortent pas de fabriques modernes?

M. l'abbé Vanel nous apprend qu'il existait au siècle passé, à Bruxelles, un certain libraire, François Foppens, qui avait la spécialité des contrefaçons littéraires, et qui les livrait au public comme morceaux inédits. « Nombre de gens furent pris à cette indigne supercherie. Et de nos jours encore, combien d'écrivains, ou réputés tels, s'entendent, dans un but inavouable, à démarquer le linge d'autrui, s'attribuant ainsi le mérite d'avoir composé une œuvre originale. »

On pourrait allonger indéfiniment cette curieuse énumération; mais je citerai encore ce grave et savant magistrat de notre ville de Lyon. Il y a peu d'années, il fut lui aussi habilement trompé, en acquérant comme authentique des lettres de Pascal, qui, peu après, furent reconnues fausses. Cette mésaventure fit grand bruit dans le temps.

Et pour terminer, n'ayons garde d'oublier l'un des plus effrontés faussaires de notre époque, le libraire Vrain Lucas, et les mystifications dont furent victimes nombre d'érudits, entre autre, un ancien professeur de mathématiques au collège de France, M. Michel Chasles.

En 1869, ce dernier acheta, au prix de 150,000 francs, plusieurs manuscrits présentés comme étant de la plus haute antiquité. Se voyant si cruellement dupé, il intenta un procès à son impudent vendeur, qui fut condamné à deux années de prison.

Au sujet de cette affaire, voici un résumé extrait des journaux contemporains :

« Le dossier de l'affaire correctionnelle, où comparait le faussaire, est une source inépuisable de comique. On y trouve des lettres de Marie-Madeleine à Lazare le Ressuscité ; la correspondance privée de Jésus à ses disciples ; l'écriture de Jules César ; des billets de Cléopâtre à divers ; les tablettes de Sapho à son bien-aimé Phaon, et beaucoup d'autographes de grands personnages de l'antiquité, le tout en vieux français... »

Pour excuser la crédulité de l'honorable savant que nous venons de citer, il convient d'avouer que le faussaire n'avait pas précisément présenté ces pièces baroques comme les autographes originaux des personnages historiques ou légendaires qui étaient censés tenir la plume. Non, c'étaient des traductions fort anciennes des archives de monastères du Moyen-Age et qui transmettaient des documents dont l'original avait disparu dans la suite des temps.

M. Léopold Delisle a lu, il y a peu de mois, à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un mémoire intitulé : *La Chronique de: Tard-Venus*. Un bibliomane était possesseur d'un manuscrit sur ces routiers ; et dernièrement ce manuscrit, qu'il considérait comme parfaitement authentique, a été mis en vente à Leipsick. Il était important pour la Bibliothèque nationale de savoir s'il y avait là une acquisition à faire.

Heureusement, M. Delisle a pu reconnaître que la prétendue chronique était l'œuvre d'un faussaire maladroit et ignorant, et avait dû être exécutée aux environs de 1850.

Parlerons-nous aussi de l'art que les fabricateurs de fausses généalogies ont porté à la perfection ? Comme tout ce qui touche à la vanité humaine, cette coupable mais inoffensive industrie est devenue une source fructueuse pour les faiseurs de titres et de brevets de noblesse. L'un des plus habiles, sans compter ceux d'aujourd'hui, était un certain religieux, nommé Moulinet, qui florissait

sous Louis XV, et dont l'art en était arrivé au point de tromper les plus experts héraldistes de l'époque. Grâce à lui, le nom de quelques familles enrichies dans le négoce figure dans des nobiliaires et même dans la salle des Croisades, à Versailles.

∴

En face de pareilles choses, que nous n'avons fait qu'ébaucher, que penser de tant d'effronterie, de tant de faussetés ? Le *Traité des Fleuves* est bien, lui aussi, l'œuvre d'un mystificateur. Dans tous les cas, on y reconnaît des maladresses insignes, certains préjugés du Moyen-Age et l'ignorance complète de la langue gauloise, dont la meilleure preuve est d'avoir donné à plusieurs mots une désinence que ne comporte pas cette langue et de leur avoir attribué un sens qu'ils n'ont jamais eu.

Serait-on encore autorisé à prétendre qu'il existe dans la langue grecque, pour désigner le corbeau, un mot analogue à *Lug* ?

« Ce sera peut être le dénouement, cette fois, de la longue querelle au sujet du nom antique de Lyon, querelle dans laquelle, suivant M. Allmer, auteur d'un récent ouvrage, a été apporté, en ces derniers temps, bien moins un effort sincère pour arriver à la vérité que le malsain désir de sacrifier à une archéologie de faux aloi, de clinquant et d'aperçus à sensation qui paraît être au goût du jour. »

Il serait contraire à nos habitudes de courtoisie de renvoyer à notre éminent contradicteur la boutade qu'il nous a adressée et que probablement il regrette puisqu'il ne l'a pas reproduite dans un ouvrage écrit postérieurement sur le même sujet.